



Monique Atlan et Roger-Pol Droit

« Il faut envisager la vérité comme une affaire morale »

Au narcissisme de « ma vérité », la journaliste et le philosophe opposent un plaidoyer pour en finir avec l'indifférence au vrai.

Dans *The Apprentice* (2024), biopic cruel sur les débuts de Donald Trump, une scène résume notre époque. Dans son bureau clinquant, le jeune magnat de l'immobilier lance : « *Qu'est-ce que la vérité ?* » Puis, sans ciller : « *Ce que je dis est la vérité. Ce que tu dis est la vérité. Ce qu'il dit est la vérité.* » À rebours du faste new-yorkais, dans un salon paisible du 16^e arrondissement de Paris, le philosophe Roger-Pol Droit et la journaliste Monique Atlan proposent une tout autre réponse. Ils publient ensemble *La Grande Paille. Le vrai, le faux et notre indifférence*, une passionnante petite histoire philosophique qui remonte aux sources du triomphe de « *ma vérité* » sur « *la vérité* ». Le couple, qui parle d'une seule voix, nous propose des clés pour continuer de vivre en philosophe sans abdiquer le désir de vérité. Rencontre.

Le Point : Vous refusez de parler de post-vérité. Pourquoi ?

Monique Atlan et Roger-Pol Droit : Par définition, « post » désigne ce qui vient après. Le danger de cette expres-



sion est de nous faire croire qu'une page est tournée et que la vérité est une affaire finie. En outre, « venir après » ne décrit rien, c'est pourquoi on ne parlera jamais de « post-Renaissance » pour évoquer l'âge classique. Contre cette vision floue et défaitiste, nous pensons qu'il faut envisager le discernement entre le vrai et le faux avant tout comme une affaire morale et ne pas laisser tomber l'exigence de vérité, ni le monde commun, ni le rapport aux autres. Chercher ce qui est vrai est, en fin de compte, une attitude spontanément morale.

Mais vivons-nous une époque si inédite ? Jonathan Haidt, dans *La Supériorité morale* (Arpa, 2026), défend l'idée que ce que nous vivons relève du régime cognitif ordinaire de notre espèce...

Nous sommes d'accord avec lui sur beaucoup de points. Mais nous pensons malgré tout qu'il y a bien eu un changement. Longtemps, la vérité fut pensée comme « divine », ce qui ne signifiait pas nécessairement « créée par Dieu », mais désignait un domaine supérieur auquel les êtres humains pouvaient accéder au moyen de leur intelligence. ●●●

... Platon imagine ainsi des vérités qui existent par elles-mêmes, indépendamment de nous. Ensuite est venue l'idée que la vérité, bien que fabriquée par les esprits humains, demeure universelle. Elles s'imposait aux uns comme aux autres, constituait un accord – portant sur les faits ou sur les raisonnements – capable de rassembler tout le monde. Cette conception de la vérité nécessairement partagée est aujourd'hui en crise, battue en brèche par la menace d'un relativisme absolu : « ma » vérité remplace « la » vérité. Ce qui compte est ce que je préfère, ce que je ressens, *the way I feel* [« la façon dont je me sens », NDLR]. Dans une époque hyperindividuelle, « ce que je pense » se substitue à tout accord objectif.

La crise de la vérité a aussi éclaté à cause des philosophes, écrivez-vous. Trois en particulier sont, selon vous, les « maîtres du soupçon » : Marx, Freud et Nietzsche.

Qu'ont-ils fait de mal ?

Ils ont insisté sur le fait que des idées en apparence indiscutables possèdent une face cachée. Avec eux, vérité se révèle menteuse. Chez Marx, le contrat de travail entre le travailleur et l'employeur semble transparent : l'heure de travail a un prix, et ce prix est payé. Mais l'extorsion du profit se trouve dissimulée à l'intérieur. Freud dit la même chose à propos de l'inconscient : ce que je pense, qui me paraît vrai, est truffé de désirs inconscients, habité par un autre sens, par des significations qui m'échappent. « Le moi n'est pas maître dans sa propre maison. » Là encore, ce qui paraît vrai se révèle miné du dedans. Enfin, le plus destructeur de tous envers l'idée classique de vérité, c'est Nietzsche, proclamant que « les vérités sont des illusions dont on a oublié qu'elles le sont ». La

vérité telle que les philosophes l'ont conçue auparavant devient alors une sorte de pièce de monnaie, une construction symbolique et artificielle que l'on a fini par prendre, par erreur, pour une réalité. Ces penseurs ont ébranlé la notion même de vérité.

Ces « maîtres du soupçon » ont exercé une influence énorme sur la fameuse « French Theory » (Foucault, Deleuze, Derrida...), mouvement qui a donné naissance au wokisme. Est-ce qu'aujourd'hui l'idéologie woke est la principale responsable de cette « grande pagaille » ?

Oui, elle a une grande responsabilité, notamment pour avoir développé une fétichisation des discours, supposés faire exister la réalité : il suffirait de se déclarer femme pour être femme... Cette destruction de la vérité dans le wokisme passe aussi par le fait d'affirmer qu'on ne peut tenir un discours que s'il est ancré dans une expérience personnelle. Cas exemplaire : cette traductrice blanche considérée comme incapable de traduire le poème d'une femme noire parce qu'elle demeurerait irrémédiablement extérieure à la vérité de ce que l'autre écrit. Cet ancrage déliant dans l'expérience singulière supprime toute possibilité d'un universel. Si chacun ne peut parler que de ce qu'il éprouve, il ne peut plus y avoir de traductibilité ni d'échanges objectifs possibles. Ni de réalité commune. Ni de vérité.

Vous estimez que cette démission du réel s'explique aussi par une envie de plus en plus prégnante des hommes de se « délester ».

Que voulez-vous dire par là ?

Le virtuel, le transhumanisme, les réseaux sociaux permettent à chacun de ne plus se soucier du corps, du temps,

et surtout de la mort. Dans le monde des écrans, le corps disparaît, les autres aussi, la responsabilité également. Le risque est grand d'un déni de la réalité de notre identité humaine, mortelle, finie, limitée. Le fantasme de se délester de tout cela, jusqu'à se délester de soi-même et de sa responsabilité, tend vers une fluidité permanente : n'être nulle part, pouvoir changer constamment d'identité, de discours, d'imaginaire. Le philosophe Julien Gobin le rappelle : la réalité, contrainte par excellence, devient alors nécessairement l'ennemie principale de l'individu. Ce rêve de fluidité générale, permanente et incessante, est l'inverse même de l'ancien monde du vrai, où il n'y a qu'une seule réalité commune et une vérité partagée.

Comment fait-on aujourd'hui pour vivre en philosophe tout en continuant de désirer la vérité ?

L'aspiration au vrai est plus importante que sa possession. L'essentiel est de raviver ce désir. Car la plus grande menace réside actuellement dans une forme d'indifférence à la vérité. Mais réapprendre à chercher le vrai suppose aussi d'accepter l'incertitude et l'inachèvement, sans renoncer pour autant à questionner, à vérifier sans cesse. Dans ce domaine, comme le dit Vladimir Jankélévitch d'une manière qui nous paraît décisive, « il ne s'agit pas d'être sublime, il suffit d'être fidèle et sérieux ». Finalement, le désir de vérité est avant tout le refus de renoncer à un questionnement orienté vers la vie. C'est en ce sens que nous parlons, dans notre livre, de la vérité comme affaire morale. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSEPH LE CORRE

La Grande Pagaille. Le vrai, le faux et notre indifférence, de Monique Atlan et Roger-Pol Droit (Éditions de l'Observatoire, 224 p., 22 €).

« Cette destruction de la vérité dans le wokisme passe notamment par le fait d'affirmer qu'on ne peut tenir un discours que s'il est ancré dans une expérience personnelle. » Monique Atlan et Roger-Pol Droit